

## **Pour un véritable débat sur le spécisme !**

par Yves Bonnardel, Thomas Lepeltier et Pierre Sigler

Le spécisme fait de plus en plus débat dans la société. Rappelons que cette idéologie consiste à considérer que l'espèce à laquelle appartient un être vivant constitue en soi un critère de considération morale. Un spéciste peut donc estimer, par exemple, que le fait qu'un animal appartient à une espèce particulière peut justifier à lui seul qu'on puisse le tuer pour en consommer les chairs. En France, société spéciste, on mange ainsi du cochon, mais pas du chat et encore moins de l'humain. Le mot spécisme a été inventé dans les années 1970 en analogie avec les termes racisme et sexisme. Un raciste ou un sexiste va en effet ne pas avoir la même considération morale envers des personnes en fonction de leur race (ou supposée race) ou de leur sexe. Ces trois idéologies participent donc de la même logique et fondent des rapports de domination, d'exclusion et de violence à l'encontre d'individus appartenant à des catégories dépréciées.

En revanche, pour l'antispécisme, l'espèce (à l'instar de la « race » et du sexe) ne peut constituer un critère pertinent de considération morale. Seul l'intérêt des individus est à prendre en compte, quelle que soit leur espèce. Du coup, étant donné que l'on peut être en bonne santé sans consommer de produits d'origine animale et que les poissons, vaches, cochons ou poules ont un intérêt à la fois à ne pas souffrir et à ne pas se faire tuer, le mouvement antispéciste conteste la légitimité de l'élevage, de la pêche et des abattoirs. Cette position bouscule bien sûr des traditions et des façons de penser millénaires. Elle remet aussi en cause le privilège que les humains s'arrogent de maltraiter les autres espèces selon leur bon plaisir. Qu'elle suscite des réactions de rejet n'est donc pas surprenant. Mais il est plus navrant de constater que des chercheurs la dénigrent de manière expéditive, comme en témoigne nombre d'interventions récentes en France.

Par exemple, le philosophe Étienne Bimbenet récuse l'antispécisme parce que cette « idéologie » avancerait la « thèse [...] contestable » selon laquelle « nous serions, [nous autres les] humains, des animaux comme les autres ». Ce qui conduit ce philosophe à parler des « outrances » de l'antispécisme et de son « aveuglement [...] pernicieux [car] il se présente sous les traits d'un

progressisme<sup>1</sup> » tout en niant ce qui fait la spécificité humaine. Or jamais l'antispécisme n'avance que les humains seraient des animaux comme les autres. Il soutient simplement que, d'un point de vue éthique, c'est la capacité, que possèdent les humains et beaucoup d'animaux, à ressentir des sensations et des émotions qui importe. Cela revient à reprendre le principe de justice selon lequel il faut traiter les cas similaires de manière similaire et donc à attribuer autant de considération à la souffrance d'une vache, d'un cochon ou d'une poule qu'à celle d'un humain.

Dans le même registre, l'anthropologue Jean-Pierre Digard a récemment écrit que les antispécistes réclament « un traitement égal pour toutes les espèces ». À la suite de quoi, il peut ironiser que ce n'est pas « respecter tel ou tel animal que de le considérer et de le traiter pour ce qu'il n'est pas<sup>2</sup> ». Pourtant, toute personne qui prend la peine d'étudier un minimum l'antispécisme en se tournant vers le livre de Peter Singer, *La Libération animale*, qui a popularisé cette notion, peut lire que « l'égalité de considération morale » ne signifie pas « l'égalité ou l'identité de traitement<sup>3</sup> ». Si le mouvement antispéciste estime en effet qu'il faut attribuer autant de considération à la souffrance des animaux sensibles qu'à celle des humains, il estime tout aussi important de les traiter différemment en fonction de leurs intérêts et capacités. La distinction est d'ailleurs explicitée dans toutes les présentations de l'antispécisme. Mais Digard ne fait pas l'effort de lire ceux qu'il a décidé d'avance de rejeter.

Enfin, dans les pages de ce quotidien, le biologiste Christophe Robaglia vient tout récemment de soutenir que, selon l'antispécisme, « plus les organismes sont proches de l'homme, plus ils sont susceptibles d'éprouver une souffrance similaire à la sienne, qu'il faut éviter de leur infliger ». Il en déduit que l'antispécisme réintroduit, à l'encontre des enseignements de la biologie moderne, « une hiérarchie dans le monde vivant où les plus dignes d'attention sont évolutivement proches de l'homme, plaçant implicitement celui-ci au sommet de l'arbre du vivant<sup>4</sup> ». On ne peut pas plus se tromper sur l'antispécisme où il n'est jamais question de privilégier une proximité avec les humains. La souffrance d'un poisson, d'une poule ou d'un cochon compte autant que celle d'un chimpanzé. En outre, il est faux de dire que les organismes sont

---

<sup>1</sup> Étienne Bimbenet, « L'homme est infiniment plus qu'un animal », *Le Figaro*, 6 avril 2018.

<sup>2</sup> Jean-Pierre Digard, *L'Animalisme est un anti-humanisme*, CNRS Éditions, 2018, p. 96.

<sup>3</sup> Peter Singer, *La Libération animale*, Éditions Payot & Rivages, 2012 [1975], p. 60.

<sup>4</sup> Christophe Robaglia, « L'argumentation biologique soutenant l'antispécisme est erronée », *Le Monde*, 28 juin 2018.

d'autant plus sensibles à la douleur qu'ils nous sont proches. Par exemple, les tuniciers sont plus proches phylogénétiquement des humains que les abeilles ; ils ne sont pourtant pas sensibles, tandis que les abeilles le sont.

On pourrait ainsi continuer longtemps à citer les erreurs des universitaires français sur l'antispécisme<sup>5</sup>. S'il arrive à tout le monde de se tromper, il est plus problématique de constater à quel point ces chercheurs sont très mal informés sur cette philosophie qu'ils dénigrent. Ils ne lisent pas la littérature spécialisée sur le sujet, ne répondent pas aux critiques qui leur sont adressées et délaissent le dialogue avec les antispécistes. C'est probablement parce que, pressentant que l'antispécisme conteste leurs privilèges d'humains, maîtres et possesseurs des autres animaux, ils sont pris de panique et réagissent avant même d'avoir mûrement réfléchi à la question. Hélas, cette attitude ne permet pas la mise en place d'un véritable débat sociétal, trop longtemps différé, sur le spécisme...

---

<sup>5</sup> Voir une longue liste de leurs inepties dans Thomas Lepeltier, *L'Imposture intellectuelle des carnivores*, Max Milo, 2017.